Ce qu'il faut retenir de la question du langage ?

— Dans un premier temps il faut bien constater que **toute forme d'expression et de communication capable de véhiculer, même d'une manière analogique quelque chose d'assimilable à des informations est assimilable à du langage.** Ainsi le sens large du langage est quelque chose qu'il faut prendre au sérieux, dans la mesure où il pose parfois des questions étonnantes. On peut très bien ou non assimiler le langage animal à un langage en ce qu'il y a bien, apparemment codage et décodage d'informations (les messages chimiques des fourmis, par exemple). Que dire alors du codage génétique. On peut en effet assimiler l'ADN à un code contenant toute les informations pour construire et maintenir en état notre code. Certains "messages" ne trouvent d'ailleurs de fonctions que dans l'espèce et non dans l'individu (que dire de l'instinct de reproduction lui-même). Il semble difficile pourtant de dire que la nature "parle" en nous.

Cette vision du codage génétique peut-être ramené au langage animal. Si celui-ci ne connaît comme langage que celui, prédéterminé, de l'instinct, peut-on vraiment y voir un langage au sens humain du terme, une parole ? Nous aurons des difficultés à répondre, même si l'éthologie contemporaine laisse penser que nous comprenons encore mal les animaux. Dire, comme souvent le font des élèves, mais aussi d'anciens penseurs, que l'animal parle mais qu'on ne le comprend pas commence à avoir du sens. Mais l'animal semble s'attacher essentiellement à la perception et à l'interprétation des comportements, sans doute plus encore qu'à tel ou tel cri ou signal. Il y a une intelligence à l'œuvre chez l'animal (et chez nous) qui prend quelque part tout geste comme ayant une sorte de signification.

— Par ailleurs, nous avons bien été obligé de reconnaître **des spécificités au langage humain.** Il est organisé de manière complexe et variable, et se comporte comme un système qui s'auto-régule de l'intérieur. Le symbole se substitue quasiment à ce qu'il représente alors que les signaux animaux restent liés aux objets ou situation concrètes auxquels ils renvoient. Il se déploie comme un intermédiaire entre le monde et notre représentation du monde et s'y mêle. L'ensemble signifiant-signifié-référent que décrit la linguistique crée une remise en forme humaine du monde à tel point qu'une information ne peut constituer à elle seule une parole. Il arrive souvent que nous demandions à quelqu'un le sens qu'à un énoncé qui pourrait être considéré comme un pur constat. Ainsi "tu as-tu l'heure ?" n'est pas une formule qui se réduit à une simple question informative. Elle pointe vers autre chose (un retard et ce qu'il peut signifier, par exemple). Elle a ce qu'on appelle *un sens*. Aucun énoncé, en fait, ne se réduit à lui-même, mais demande à être contextualisé et à pointer une direction, un moyen, ou une fin.

— Enfin, la langue humaine prend souvent une valeur non seulement informative mais *performative* au sens que donne le philosophe Austin à ce mot : une formule qui est en même temps une action ("*je te jure*", "*je promets*", "*je déclare*"...) **C'est la qu'elle devient parole ou dit.**

D'une manière générale le langage humain est véritablement parole quand il prend d'une manière générale, la forme d'une action ou d'une réalisation, d'une création. Ainsi persister à "*donner sa parole*", c'est aller contre l'idée commune selon laquelle "*les mots s'envolent et les écrits restent*". C'est considérer qu'un mot m'engage et que je peux me sentir obligé par ce que j'ai dit.

L'homme qui prend la parole dans une assemblée la prend en son nom propre (c'est une action très singulière) et au nom de tous les autres (il prétend parler au nom d'un intérêt commun ou général, qui est censé de pas être seulement le sien, mais celui de tous, au fond). Il faut y voir un risque, un engagement, et une inscription dans une réalité politique. Il tente de faire exister un universel. La parole semble bien se placer toujours à mi-chemin entre l'universel en droit (ce qui devrait être) et l'action singulière. Il faut qu'un individu prenne sur lui de dire une parole politique pour la faire exister, donner un sens à la vie en communauté.

Quand Martin Luther King prend la parole pour parler de son "rêve" en 1963, il donne à voir aux citoyens américains à la fois un monde qui n'existe pas encore (sans ségrégation raciale) et il l'appuie sur les valeurs qui sont censées être celle des Etats-Unis d'Amérique. Il donne du sens, une fois encore à cette idée sur laquelle s'appuie les américains en lui donnant une possibilité nouvelle de s'étendre à tous les hommes.

Quand le poète transgresse le sens habituel des mots pour faire voir quelque chose qu'on ne voyait pas ou qu'on ne voyait plus, il dit quelque chose à propos de ce dont il parle. Il dit une complexité et une simplicité en même temps.

Quand Paul Eluard dit : "la terre est bleue comme une orange", il semble prononcer, pour celui qui n'en resterait qu'à la logique une phrase dénuée de sens, alors qu'il renvoie à des fruits fabuleux, "confond" (non au sens d'une erreur, mais d'une fusion des sens) la forme et la couleur, renvoie à l'écorce de l'orange et à celle de la terre, au bleu méditerranéen ou poussent ces oranges, faisant surgir ensemble un complexe de sensation en plus de la sonorité du mot avec laquelle elles se confondent.

Il crée ainsi ce que Deleuze appelle un "*percept*" un ensemble de perceptions renvoyant à un vécu particulier et l'enracine dans les mots.